

► Quand un collège de secteur a mauvaise réputation

(Suite de la page 13)

●●● enfants de plus près. Comme elle sent son fils influençable, cela la tranquilliserait. « J'ai peur qu'il n'évolue pas et reste dans la classe sociale d'où il est issu », confie-t-elle, rêvant pour ses enfants d'un avenir meilleur. Elle déplore aussi de voir des élèves fumer très jeunes à la sortie de Rabelais. Avec une amie, elle a envisagé un temps de louer quelques mois un studio au centre-ville, juste pour pouvoir fournir une adresse lui donnant accès à un collège public réputé.

Depuis janvier, Ludivine reprend néanmoins espoir. Des parents d'élèves de l'école du Graouilly ont lancé un collectif pour promouvoir l'inscription au collège Rabelais. Il compte pour le moment 17 membres. La motivation première d'Estelle Léopold et de Marc Schneider, les initiateurs du collectif, n'est pas idéologique. Certes, cette bibliothécaire et cet architecte urbaniste sont attachés au service public, mais c'est à l'équilibre affectif de leur fils qu'ils ont d'abord pensé. « Nous avons peur qu'il soit le seul de ses copains à ne pas partir dans le privé. Aller dans un collège moyen avec ses amis, ce n'est pas grave, mais se retrouver sans copains, en plus de ce cap un peu difficile, cela fait beaucoup », confie Estelle. L'enjeu est aussi la convivialité du quartier. « Le collège est à deux pas de la maison. Les enfants peuvent aller à la médiathèque tout seuls. Ils se retrouvent au parc, rentrent chez eux à midi. C'est dommage de ne pas faire vivre notre quartier qui est si agréable », poursuit-elle. En janvier, elle et son conjoint ont transmis des tracts à tous les élèves, rencontré les directrices de l'école et du collège, et comptent organiser une réunion d'information dès la rentrée de septembre, pour que les parents mûrissent leur

choix sans se baser uniquement sur des rumeurs. Leur fils aîné n'est pour l'instant qu'en CE2, mais « changer les mentalités est long, nous voulons que les gens sachent que des parents se posent des questions ».

La démarche a été très bien accueillie par la directrice de l'école, Sophie Steckler, embarrassée quand les parents lui demandent conseil. « Ils pensent que le collège, c'est la jungle. Nous évitons de donner notre avis, mais il est important de lutter contre ce cercle vicieux », estime-t-elle. La principale du collège, Christine Moriconi, craignant la stigmatisation, préfère minorer le phénomène. « La seule raison pour laquelle certains ne viennent pas ici est l'absence de cantine. Nous ne pouvons proposer que 40 places de demi-pension, dans un lycée à 1 km de là », assure-t-elle. L'inspection d'académie reconnaît, quant à elle, un malaise propre aux villes moyennes et grandes. « À Metz, les réputations des établissements se sont forgées de longue date. Beaucoup de parents s'imaginent qu'il n'y a pas de salut hors de certaines écoles. Pour certains, se voir refuser une dérogation est une catastrophe », estime le chargé des collèges, selon qui « un enfant qui a envie de travailler y arrive toujours ». Une formule qui peut effrayer autant que rassurer.

L'inspection d'académie reconnaît, quant à elle, un malaise propre aux villes moyennes et grandes.

ÉLISE DESCAMPS



Enseignement public ou privé ? Les parents se posent souvent la question quand leur enfant entre en 6^e.

TÉMOIGNAGES Certains laissent leur enfant dans le collège où il est affecté, même s'il n'a pas bonne réputation. D'autres se débrouillent pour fuir...

Face à la mixité sociale, le choix délicat des parents

« Je suis soulagée d'avoir pu y échapper »

Adrienne, 45 ans, Villennes-sur-Seine (Yvelines)

« Je n'ai jamais douté de la qualité de l'équipe pédagogique de notre collège de secteur, à Poissy. Mais la population est d'une très grande mixité sociale et j'ai entendu dire que la discipline était difficile, qu'il y avait des phénomènes de bande et des problèmes de délinquance dans cette zone. Nous habitons un quartier cossu, mais la couleur de peau, les milieux différents ne me dérangent pas, tant que cette mixité est équilibrée. Je sais que c'est l'apprentissage de la vie, mais je n'avais pas non plus envie de faire prendre à mes filles des cours de self-défense ! Je ne les voyais pas rater le bus et se retrouver seules dans la zone. J'avais peur aussi qu'elles prennent de mauvais plis, à un âge où l'influence des autres est importante. Mes filles sont assez minettes, et je sais qu'elles auraient suivi les copines, à mettre des talons et se maquiller. Je n'ai pas voulu prendre de risques. Dans le privé, on met plus de freins. Mes filles y étaient déjà depuis le CP. Pour le collège, naturellement, nous nous apprêtions à poursuivre ce choix, comme tous les autres. Mais cela me dérangeait qu'elles vivent dans une bulle. J'ai finalement eu la possibilité de les inscrire dans un établissement public près de chez nous, à la fois très sélectif et mixte socialement. Aujourd'hui en 6^e et en 3^e, je sais

qu'elles y sont bien et vont prendre de bonnes bases. Je souffle. Je déplore que l'école publique ne soit plus celle de l'égalité des chances, qui a permis à mes grands-pères paysans de faire évoluer leur situation. Aujourd'hui même les enseignants vont travailler la peur au ventre. Je suis soulagée d'avoir pu y échapper. »

« Un choix presque citoyen »

Mireille, 48 ans, Échirolles (Isère)

« Inscrire nos trois enfants au collège de secteur, dans la banlieue de Grenoble, fut un choix presque citoyen. Il a très mauvaise réputation, les résultats au brevet sont mauvais, et comme je suis parent d'élève élue, je sais qu'il y a souvent des conseils de discipline. Nous avions beaucoup de craintes, mais nos enfants avaient des facilités scolaires et nous avons estimé que nous leur avions donné des bases assez solides pour leur permettre de s'y retrouver. En choisissant le latin et la classe bilingue anglais-allemand, nous les préservions aussi un minimum. Les programmes n'ont pas toujours été terminés, et notre aîné faisait parfois exprès de ne pas rendre ses devoirs pour ne pas passer pour un « intello ». J'ai été rassurée à son arrivée en seconde, où il suivait sans problème. Nous avons failli le changer de collège quand il a été racketté, mais j'ai rencontré des parents d'autres éta-

blissements plus huppés confrontés aux mêmes problèmes.

Nos enfants ont appris à choisir le bon camp, à s'isoler quand ça allait mal, et sont devenus très ouverts. Ils ne supportent pas le racisme et loin de les endurcir, j'ai l'impression que cette expérience a renforcé leur gentillesse. Certains de leurs camarades vivaient des situations sociales très difficiles, ils sont très sensibles à la misère des autres, ne supportent pas qu'on puisse y rester indifférent. C'est vrai que leurs amis ne nous ont pas toujours plu, mais nous choisissons de leur faire confiance, tout en surveillant de près et en partant un maximum le week-end dans notre maison de campagne en Savoie, pour les couper de cet environnement.

C'est pour notre troisième, une fille, en 6^e actuellement, que nous avons le plus de craintes. Elle avait un an d'avance et était très timide. Elle aurait pu se laisser marcher sur les pieds. Mais elle a beaucoup mûri au cours du CM2 et cela se passe si bien dans ce collège qu'elle y reste deux fois par semaine en plus pour des activités.

Le fait que la principale soit intransigeante l'a beaucoup sécurisée. Nous sommes très critiqués dans notre entourage pour avoir fait ce choix. Mais nous le faisons par conviction, pour le quartier, pour une réelle mixité sociale. Ces jeunes, il vaut mieux apprendre à les connaître à l'école que ne pas les connaître du tout. »

RECUEILLI PAR ÉLISE DESCAMPS